

Extrait du roman *Une Page d'amour* d'Emile Zola



Dehors, elle suivit la rue Vineuse, prit la rue Raynouard et s'engagea dans le passage des Eaux, un étrange escalier étranglé entre les murs des jardins voisins, une ruelle escarpée qui descend sur le quai, des hauteurs de Passy (...)

(...) Elle s'était surtout prise d'une singulière amitié pour le passage des Eaux. Cette ruelle escarpée lui plaisait par sa fraîcheur et son silence, par son pavé propre, que lavait, les jours de pluie, un torrent coulant des hauteurs. Quand elle arrivait, elle avait, d'en haut, une étrange sensation, en regardant s'enfoncer la pente raide du passage, le plus souvent désert, connu à peine de quelques habitants des rues voisines. Puis, elle se hasardait, elle entrait par une voûte, sous la maison qui borde la rue Raynouard, et elle descendait à petits pas les sept étages de larges marches, le long desquelles passe le lit d'un ruisseau caillouté, occupant la moitié de l'étroit couloir. Les murs des jardins, à droite et à gauche, se renflaient, mangés d'une lèpre grise ; des arbres allongeaient leurs branches, des feuillages pleuvaient, un lierre jetait la draperie de son épais manteau ; et toutes ces verdure, qui ne laissaient voir que des coins bleus du ciel, faisaient un jour verdâtre très doux et très discret. Au milieu de la descente, elle s'arrêtait pour souffler, s'intéressant au réverbère qui pendait là, écoutant des rires, dans les jardins, derrière des portes qu'elle n'avait jamais vues ouvertes. Parfois, une vieille montait, en s'aidant de la rampe de fer, noire et luisante, scellée à la muraille de droite ; une dame s'appuyait sur son ombrelle comme sur une canne ; une bande de gamins dégringolaient en tapant leurs souliers. Mais presque toujours, elle restait seule, et c'était un grand charme que cet escalier recueilli et ombragé, pareil à un chemin creux dans les forêts. En bas, elle levait les yeux. La vue de cette pente si raide où elle venait de se risquer, lui donnait une légère peur.